

- [Accueil](#)
- [Hebdo](#)
- [3235](#)
- [L'événement](#)

Oser les émotions

L'événement Publié le : 26.11.2021 Dernière Mise à jour : 26.11.2021

-
-
-
-
-
-

« ***On voudrait que les éducateurs nous fassent des câlins le soir !*** » La phrase de cet enfant placé de 9 ans devant Adrien Taquet, secrétaire d'Etat chargé de l'enfance et des familles, lors du lancement en septembre dernier de la Charte des droits des enfants protégés, résonne comme un appel à l'aide.

Pourtant, depuis les années 1980, le dogme de la « bonne distance » s'est imposé dans le travail social. Et il est toujours recommandé aux professionnels de ne pas trop s'impliquer affectivement auprès des personnes qu'ils soutiennent. Question d'objectivité, d'efficacité, de norme, de rationalité, d'évaluation des bonnes pratiques. « *Si un éducateur se montre trop proche d'un bénéficiaire, on considère qu'il ne peut pas avoir une approche responsable* », prévient Philippe Gaberan (*page 12*). A l'inverse, cet éducateur spécialisé propose à ses collègues d'ériger le « savoir aimer » au rang de compétence. L'idée est loin d'être consensuelle mais, en pleine crise d'attractivité des métiers, les travailleurs sociaux recherchent du sens à leur métier. Les confinements liés à la Covid-19 les ont aussi ramenés au cœur de leur mission : la rencontre. Certains commencent donc à remettre en cause ce tabou de l'affect, sans lequel la relation éducative n'existe pas. C'est d'autant plus vrai que la société évolue, que la parole se libère, y compris chez les usagers, et que l'accompagnement n'appartient pas aux sciences exactes mais bel et bien aux sciences humaines. Positives ou négatives, les émotions peuvent parfois servir de boussole aux intervenants face à leurs interlocuteurs, comme en témoigne Alexandrine Laizeau, assistante de service social (*page 8*). Laisser transparaître ses sentiments, c'est accepter de se montrer vulnérable. Avec ce que cela peut produire de confiance, comme si accompagnant et accompagné échangeaient sur un pied d'égalité. De cette humanité commune peut sortir le meilleur, à condition que le professionnel ne se laisse pas envahir par la colère, la peur, l'espoir ou la joie. Un risque évitable à condition de mettre en place des espaces dédiés, des groupes de parole ou de supervision.

Maël Virat, chercheur en psychologie et invité de notre podcast SMS de la semaine, le rappelle avec force : la gestion des émotions dans le travail social ne relève pas seulement d'une histoire individuelle, mais bien collective. Ancien enfant placé devenu éducateur spécialisé, Christian Haag n'a, quant à lui, aucune difficulté à exprimer son affection envers les jeunes dont il s'occupe (*page 10*). Comme une réponse à l'amour qu'il a lui-même reçu des professionnels.

Auteur

- Brigitte Bègue

Sur le même sujet

[26/11/2021](#)

- [Accueil](#)
- [Hebdo](#)
- [3235](#)
- [L'événement](#)

Le dogme de la « bonne distance » battu en brèche

L'événement Publié le : 26.11.2021 Dernière Mise à jour : 26.11.2021

-
-
-
-
-
-

Destinée à poser le cadre d'une posture professionnelle appropriée, la notion de « bonne distance » est questionnée par de nombreux travailleurs sociaux. Au rythme des changements de société, des voix s'élèvent pour réhabiliter pleinement les émotions dans la relation d'aide. Et pour rappeler que, loin de s'opposer à une pratique réfléchie et rigoureuse, les affects représentent une force.

Mesurer son enthousiasme en apprenant une bonne nouvelle pour un usager, mettre de côté sa colère à l'écoute d'un récit de vie particulièrement difficile, ne pas se montrer agacé par le comportement d'un bénéficiaire... Nombreuses sont les injonctions accompagnant la notion de « bonne distance » dans le travail social. S'ils ont souvent été formés avec, de plus en plus de professionnels se détachent de ces préceptes. Assistante de service social et co-auteure du livre *Engager ses émotions dans la relation d'aide*(1), Alexandrine Laizeau observe une évolution dans l'approche des professionnels. « *Lorsqu'en 2018 nous avons écrit notre premier article sur la question, personne n'en parlait autour de nous. Il s'agissait d'un sujet tabou. C'est ce qui nous a poussées à nous intéresser au sujet.* » Catherine Galopin, avec qui elle a rédigé l'ouvrage, inscrit ce changement dans un mouvement général de société. « *Nous sommes des travailleurs sociaux mais nous évoluons dans une société donnée. Aujourd'hui, de plus en plus de gens se demandent comment réhabiliter l'humain dans le travail. Il y a des livres sur le sujet et des réflexions. Alors que c'était un gage de sérieux de ne pas se montrer émotif, nous nous apercevons désormais que ce n'est pas si simple.* » Selon Xavier Bouchereau, ancien éducateur spécialisé et chef de service en prévention spécialisée, le « mythe de la bonne distance », comme il l'appelle, pourrait remonter à la professionnalisation de la relation d'aide. « *En professionnalisant le travail social, nous sommes allés chercher dans les sciences humaines des outils de compréhension. C'est une démarche essentielle. Mais en même temps que ces concepts et ces connaissances, nous avons importé ce que nous avons cru être une bonne méthodologie, c'est-à-dire le fait de rester extérieur à son objet de recherche. Nous avons voulu avoir une approche scientifique du travail social, qui ne fonctionne pas vraiment car il y a quelque chose de non maîtrisable dans ces métiers.* »

Boussole interne

Qu'elles soient étiquetées négatives ou positives, les émotions sont pourtant intrinsèquement liées à la relation d'aide. « *Il n'y a pas de relation sans affect, sinon il s'agit d'accompagnement purement technique* », poursuit Xavier Bouchereau. En plus des rapports avec leur hiérarchie ou leurs collègues, les travailleurs sociaux sont confrontés à un panel d'émotions dans leur rapport aux personnes accompagnées. « *Une auxiliaire de vie ayant perdu un ou une bénéficiaire et qui arrive au bureau en larmes, cela arrive souvent. C'est normal et c'est sain*, illustre Dafna Mouchenik, fondatrice du service d'aide et d'accompagnement à domicile parisien LogiVita. *Certaines ont accompagné pendant sept ou huit ans la même personne tous les jours. Elles ont noué un lien spécial.* » Ancienne éducatrice spécialisée désormais à la retraite, Christine Racinoux

explique quant à elle : « *Des lors que nous travaillons dans le social, nous sommes traversés d'émotions, en résonance ou en contre-résonance avec celles d'autrui. Dans une première étape de ma vie professionnelle, j'ai perçu ces états émotionnels comme handicapants, mais j'ai ensuite découvert que, contrairement à ce qu'on avait tenté de m'inculquer, elles étaient un levier incontournable de la relation éducative.* »

En prenant le temps de la compréhension, les professionnels peuvent en effet se servir de leurs émotions comme d'une boussole. La colère peut ainsi être révélatrice d'une situation venant heurter leurs valeurs profondes ; la peur, mettre le doigt sur un potentiel danger ; la joie ou l'enthousiasme, indiquer un alignement, une harmonie avec leurs propres aspirations. Il est donc important d'apprendre à recontextualiser ses émotions par rapport à son histoire et à la relation avec l'usager. « *Il faut également les resituer sur un plan socio-historique, souligne Alexandrine Laizeau. Les émotions sont marquées par les narrations sociales, politiques et économiques qui traversent une société.* » L'assistante de service social prend l'exemple d'un entretien qu'elle a vécu avec un usager et au cours duquel sa propre position l'avait interpellée. « *Il s'agissait d'un monsieur qui n'avait aucune formation à 40 ans et qui m'expliquait vouloir travailler avec les enfants. Je lui ai répondu, en caricaturant un peu : "Tout est possible, il faut y croire." En sortant, j'ai senti que quelque chose dans ma façon de lui répondre ne m'appartenait pas tout à fait. Avec l'analyse, j'ai pu mettre ça en lien avec les injonctions émotionnelles de positivité très fortes dans notre société actuelle. Nous y sommes régulièrement exposées et elles ont parfois tendance à nier le contexte socio-économique de la personne en face.* »

Se montrer faillible

En filigrane, apparaît la question de sa propre vulnérabilité. En s'autorisant à se montrer faillible, le professionnel permet une relation plus riche et connectée avec le bénéficiaire, assure Christine Racinoux. « *Au départ, j'avais tendance à occulter ce que je ressentais quand des adolescents revenaient de fugue. Je mettais en place la sanction institutionnelle, au lieu de leur dire simplement que j'avais eu peur qu'ils se prostituent, qu'ils rencontrent des personnes mal attentionnées ou qu'eux-mêmes nuisent à quelqu'un,* poursuit l'ancienne éducatrice spécialisée. *Au fur et à mesure, nous nous apercevons que le fait d'être faillible met les jeunes dans le même creuset d'humanité que nous. Ils deviennent psychiquement nos alter ego, et donc capables de se transformer. Alors que si l'éducateur reste "intouchable", il n'y aura pas de rupture avec leurs mécanismes de défense.* »

Existe-t-il toutefois un risque de se laisser submerger par ses émotions ? C'est précisément en prenant le temps de la réflexion que le débordement est évité, répondent les professionnels. « *Si nous ne les identifions pas, ne les analysons pas et ne les partageons pas, nous pouvons nous laisser envahir* », pointe Catherine Galopin, qui perçoit un double aspect pour chaque émotion. Ainsi, si la colère peut par exemple amener à comprendre ce qui nous tient à cœur, à entreprendre des actions de changement, elle peut également envahir la personne qui la ressent et conduire à la violence. Dans le même sens, la peur peut céder la place à la panique et à la sidération. « *Hormis pour des événements très marquants, le risque de se laisser déborder n'apparaît pas du jour au lendemain, c'est un processus,* corrobore Gautier Arnaud-Melchiorre, chargé par le gouvernement de la mission "Donner la parole aux enfants placés", et lui-même ancien enfant placé. *Si les professionnels sont accompagnés, que des regards se croisent, quand l'émotion émerge, elle est mieux soutenue.* »

Pour permettre ce processus, beaucoup plébiscitent ainsi le développement de groupes de parole dédiés. Des temps durant lesquels des psychologues ou des superviseurs pourraient intervenir afin d'amener un cadre. « *Les aides à domicile sont confrontées à des histoires tellement dures. Elles ont besoin d'en parler, de s'en parler. D'entendre que ce qu'elles réalisent n'est pas facile* », rapporte Dafna Mouchenik. Quand Aurélie Jeantet, auteure du livre *Les émotions au travail*(2), prévient : « *Il est important qu'il y ait des temps et des lieux d'échange de ses émotions. Il ne faut pas juste que cela se passe dans les couloirs.* » Assistante familiale depuis neuf ans, Véronique Brandy tempère toutefois au regard de son expérience. « *Les groupes d'expression, les rencontres informelles existent déjà. Mais aujourd'hui, si vous dites : "Tel enfant fait des cauchemars toutes*

les nuits, je suis allée dans son lit pour le rassurer”, vous risquez gros, c’est une faute professionnelle. Ces groupes ont leurs limites, car chacun a une épée de Damoclès au-dessus de la tête », note la professionnelle, qui appelle à davantage de confiance entre la hiérarchie et les assistants familiaux.

Au-delà des groupes de parole, prendre pleinement conscience de cette réflexion émotionnelle semble essentielle. « *Il est nécessaire de reconnaître qu’il s’agit d’un travail et donc que nous devons le valoriser*, explique Aurélie Jeantet. *Pour cela, il faut des moyens et des savoir-faire. Cela ne doit pas reposer sur chacun individuellement, c’est trop lourd.* »

« La bonne distance est un curseur »

Catherine Roulhac, directrice pédagogique à l’IRTS Île-de-France – Montrouge – Neuilly-sur-Marne

« La notion de “bonne distance” est toujours d’actualité. Nous ne pouvons pas faire l’économie d’en parler. Pour autant, il ne faut pas qu’elle soit galvaudée. Il s’agit d’un curseur. La bonne distance est la capacité à avoir de l’empathie sans être soi-même rongé par la situation de la personne en face. Cette notion est très différente d’un individu à l’autre et d’une situation à l’autre. Tout étudiant va être sensibilisé à cette question. Dans le montage pédagogique, il y a les GAP [*groupes d’analyse de la pratique*]. Pas une seule de nos formations ne s’établit sans cet espace de parole où les étudiants peuvent rapporter des situations qui les ont marqués. »

Notes

(1) *Ed. Presses de l’EHESP (2020) – Voir ASH n° 3186 du 27-11-20, p. 36.*

(2) *CNRS Editions (2021) – Voir ASH n° 3227 du 1-10-21, p. 31.*

Auteur

- Marie Nahmias

Sur le même sujet

[26/11/2021](#)

Oser les émotions

[26/11/2021](#)

« Savoir aimer, une compétence professionnelle »

[26/11/2021](#)

« Vrais câlins » et « gros bisou »

undefined

- [Accueil](#)
- [Hebdo](#)
- [3235](#)
- [L'événement](#)

« Vrais câlins » et « gros bisou »

L'événement Publié le : 26.11.2021 Dernière Mise à jour : 26.11.2021

-
-
-
-
-
-

Placé, enfant, en pouponnière puis en foyer et en famille d'accueil, Christian Haag souligne l'importance des relations affectives dans sa construction personnelle. Aujourd'hui éducateur spécialisé, il s'attache à laisser les émotions colorer sa pratique professionnelle.

Lorsqu'on lui demande lesquels de ses échanges avec les travailleurs sociaux l'ont particulièrement marqué dans son parcours d'enfant placé, Christian Haag se rappelle avec précision d'un moment « *de magie et de tendresse infinie* » vécu dans une maison d'enfants à caractère social (Mecs). « *A l'époque, j'avais un peu peur des autres jeunes, je me renfermais beaucoup*, confie-t-il. *Un soir, alors que je n'étais pas bien du tout, j'ai écouté une chanson de Tina Turner dans ma chambre. En entrant, mon éducateur référent a été surpris, il m'a dit : "J'adore. C'est fou que tu écoutes ça." Nous avons passé toutes les chansons du CD et avons presque fini par chanter ensemble. C'était de l'informel complet, du spontané et, pour autant, il a réussi son job. Je me suis senti mieux tout de suite, il m'a détendu et relaxé, ce dont j'avais énormément besoin.* »

Réhabiliter l'amour

Lui-même devenu éducateur spécialisé, Christian Haag éprouve de la reconnaissance à l'égard des professionnels qui l'ont accompagné et qui n'ont pas hésité à lui faire de « *vrais câlins* » quand il avait le cafard ou un « *gros bisou* » avant ses départs en week-end. « *Je ne me dis pas simplement qu'ils étaient de bons professionnels, je me dis qu'il s'agit d'êtres humains exceptionnels.* »

L'amour apporté par son ancienne famille d'accueil, au sein de laquelle il a vécu de ses 4 à ses 14 ans, a en revanche été plus complexe à gérer pour le trentenaire. Abandonné à la naissance, ses traumatismes et sa peur de l'abandon l'ont conduit à rejeter l'affection qu'on lui portait. « *Je l'ai tellement refusée qu'ils ont fini par ne plus m'en donner pour se protéger et me protéger, ce que je comprends*, analyse le professionnel, qui a écrit un livre narrant son expérience⁽¹⁾. *Le fait qu'ils puissent un jour remplacer mes vrais parents me terrifiait. C'est pourquoi je n'ai jamais investi cette famille, contrairement aux relations que j'avais avec les éducateurs.* »

Aujourd'hui, Christian Haag s'autorise à vivre dans son travail la proximité relationnelle qui l'a aidé à se construire quand il était enfant. Membre de l'équipe du foyer départemental de Strasbourg, où il exerce dans l'accueil d'urgence, il souligne l'importance de répondre au besoin d'affection des jeunes. « *Nous nous retrouvons avec des enfants qui n'ont aucun contact avec leurs parents depuis plusieurs mois et qui sont dans des vides affectifs gigantesques et terrifiants.* »

Si, selon lui, les professionnels n'ont pas besoin d'être démonstratifs, il est important de s'assurer que, parmi les adultes qui l'entourent, l'enfant a au moins une personne avec qui partager ses sentiments. « *Dans notre équipe, il y a un éducateur plutôt distant, je trouve cela très bien. Nous avons*

tous des manières différentes d'appréhender les contacts entre êtres humains, observe-t-il. Pour les enfants, c'est le reflet du monde dans lequel ils vont être plongés plus tard. Mais si, dans une équipe, tout le monde était amené à travailler de cette manière, je pense que ça serait compliqué. »

Autre point fondamental pour Christian Haag : apprendre à ne pas redouter l'amour comme émotion. « *Nous avons pris peur de l'idée d'aimer, et c'est infiniment dommage*, déplore l'ancien enfant placé. *Le métier d'éducateur s'est tellement professionnalisé que nous nous trouvons aujourd'hui dans une espèce d'hygiénisme où il faut peser chaque phrase prononcée et où l'idée d'aimer est au mieux un grand tabou, au pire quelque chose d'inenvisageable. »*

Lui n'a aucun problème à le dire : les « gamins » dont il s'occupe, il les aime. Preuve en est la décision qu'il a récemment prise de rester au-delà de ses horaires de travail le soir du réveillon de Noël. « *Les jeunes savaient que je devais terminer à 21 heures ce soir-là et m'ont demandé de rester la soirée. Pourquoi est-ce que j'aurais accepté, si ce n'est par amour ?* », interroge-t-il.

Notes

(1) Le murmure des démons, C. Haag – Nombre 7 Editions (2019).

Auteur

- M. N.

Sur le même sujet

[26/11/2021](#)

Oser les émotions

[26/11/2021](#)

Le dogme de la « bonne distance » battu en brèche

[26/11/2021](#)

« Savoir aimer, une compétence professionnelle »

undefined

- [Accueil](#)
- [Hebdo](#)
- [3235](#)
- [L'événement](#)

« Savoir aimer, une compétence professionnelle »

L'événement Publié le : 26.11.2021 Dernière Mise à jour : 26.11.2021

-
-
-
-
-
-

Les affects seraient-ils contre productifs dans le travail social ? C'est la thèse qui prévaut. Pour Philippe Gaberan, ce sont au contraire les émotions qui doivent guider la relation d'aide pour permettre aux personnes accompagnées de retrouver le « meilleur » en eux. Pourquoi le verbe « aimer » est-il absent de la relation d'aide dans le travail social ?

Ce terme a été rendu absent. Dans l'histoire, l'amour a été rapidement perçu comme un matériau essentiel à la relation d'aide éducative. En 1915, Janusz Korczak, à la fois médecin et éducateur, a écrit un formidable ouvrage, *Comment aimer un enfant*, devenu un point de repère pour les professionnels. L'affect reste néanmoins compliqué à manier. Les psychologues et psychanalystes, dont Françoise Dolto – pour qui j'ai le plus grand respect –, ont alerté sur les risques qu'il y a, sous prétexte d'aider, à priver l'enfant de son statut de sujet. Il ne suffit pas d'aimer pour éduquer un enfant. Elisabeth Badinter, dans son ouvrage *L'amour en plus*, explique de son côté que l'amour n'est pas inné. C'est une relation qui se construit, encore plus pour les professionnels. L'amour a disparu des radars du travail social, porté par une idéologie néolibérale. Le souci de l'efficacité et de la rationalité tirant les organisations vers le « zéro défaut » ou la « tolérance zéro » tente de supprimer tout ce qui est subjectif dans la relation pour se concentrer exclusivement vers ce qui est mesurable, codifiable par des protocoles.

Depuis quand la notion de « bonne distance » est-elle apparue ?

Dans les années 1980, le concept de « juste distance » a été utilisé pour venir faussement justifier qu'être professionnel, c'est savoir tenir ses sentiments et l'autre à distance. Ce qui ne veut rien dire, car qui va déterminer ce qui s'avère juste ou pas ? Cette idée a pu s'inscrire dans les discours parce que ce qui fait la fragilité des métiers du lien, c'est la complexité de l'humain et la difficulté d'en parler. Du coup, très peu d'éducateurs sont venus prendre le relais de cette réflexion sur ce qu'aider signifie. Je les appelle à faire du « savoir aimer » une compétence professionnelle. La relation éducative est une relation d'amour lorsqu'il s'agit d'un dialogue entre le disponible d'un adulte éducateur et le possible d'une personne accompagnée. Autrement dit, c'est la capacité pour un éducateur de voir au-delà de ce que donne à voir la mise en scène des symptômes, et donc les comportements dysfonctionnels. Il ne faut pas s'intéresser à ce qui manque mais valoriser ce qui reste, s'appuyer sur le meilleur plutôt que mettre le doigt là où ça fait mal. Cela suppose une sensibilité et une écoute particulières.

C'est ce qui différencie le savoir-faire du « savoir être »...

En 2017, dans la dernière réforme des diplômes de niveau VI – qui concerne les éducateurs spécialisés, les assistants de services sociaux, les éducateurs de jeunes enfants... –, tous les « savoir être » ont été expurgés des référentiels de formation. Cette décision a été prise en concertation avec les instances représentatives du métier afin de laisser reposer l'accompagnement sur l'objectivité, le cadre et les procédures. C'est, en quelque sorte, la différence entre les sciences

exactes et celles humaines. Mais le raisonnement et la subjectivité ne s'opposent pas. A travers ce qui est subjectif, on peut chercher à comprendre comment peut s'établir la séparation entre ce qui pourrait être vrai, faux, juste, injuste, etc. Or tout et n'importe quoi ne peut pas être dit, tout et n'importe quoi ne peut pas valoir argument.

De quoi cette volonté absolue de rationalité et d'objectivité témoigne-t-elle ?

L'idée a d'abord résidé dans le contrôle des coûts : si un éducateur se montre trop proche d'un bénéficiaire, on considère qu'il ne peut pas avoir une approche responsable. Les professionnels sont devenus des agents des pouvoirs publics, des financeurs. Aujourd'hui, il est plutôt question de sens, de modèle sociétal, de place que l'on souhaite attribuer à l'homme dans son rapport à lui-même et au groupe. C'est la vision de l'homme qui est en jeu. On le voit à travers le transhumanisme. Pour survivre à soi-même, il faudrait se débarrasser de tout ce qui crée son humanité. Donc, dans le travail social, si l'on veut être reconnu comme professionnel, il faut appliquer des bonnes pratiques, utiliser des méthodes standardisées, etc. Tout le monde doit travailler de manière homogène. C'est un artefact, une illusion.

Avez-vous l'impression qu'avec la crise sanitaire, qui a mis en avant les métiers du lien, les choses bougent ?

Il n'y a pas de fatalité. Les signaux sont plutôt favorables et, à nouveau, du possible va se mettre en œuvre. En tout cas, j'y crois. Mais cela va demander du temps et de l'énergie. Nous sommes face à une telle démolition des métiers de l'éducation spécialisée que les moyens à mobiliser sont colossaux. La réflexion existe. A Genève, à Lille, etc., des laboratoires se sont constitués pour travailler sur cette dimension des affects et la revaloriser, à contre-courant de tout ce qui a été réalisé jusqu'à présent. La crise sanitaire semble indiquer que là où cela a le mieux fonctionné dans le secteur social et médicosocial, c'est là où les professionnels ont su se réappropriier les fondamentaux de leur métier, le temps de présence auprès des personnes accompagnées, en laissant de côté toutes les écritures inutiles qui les parasitaient. Malheureusement, aujourd'hui, la technocratie reprend la main.

Quel est l'impact de l'affect sur les personnes accompagnées ?

En septembre dernier, lors d'un colloque sur la protection de l'enfance, les enfants placés présents dans la salle ont tous expliqué qu'ils s'en étaient sortis parce qu'ils avaient rencontré des adultes qui leur avaient témoigné de l'amour. Ce qui avait permis de les sécuriser. L'un d'entre eux s'est même exclamé : « *Je ne comprends pas que vous puissiez encore vous poser la question de savoir si l'affection a une place dans l'aide à apporter aux jeunes confiés à l'ASE [aise sociale à l'enfance]...* » Pour eux, c'est évident. L'urgence est à destination des bénéficiaires en tout premier lieu. Il n'y a pas de relation éducative s'il n'y a pas de rencontre et de partage. Il n'y a pas de « grandir » possible s'il n'y a pas un accompagnement par l'amour. A défaut, on risque de faire revivre aux enfants et adolescents les carences affectives qu'ils ont déjà subies. Dans les Mecs [*maisons d'enfants à caractère social*], les Itep [*instituts thérapeutiques, éducatifs et psychologiques*], le désarroi des jeunes accompagnés les conduit à remettre en scène des symptômes affectifs graves et à rejouer au sein de l'établissement les conflits vécus au sein de leur famille.

Comment votre livre *Oser le verbe aimer en éducation spécialisée* a-t-il été reçu dans le secteur ?

Certains professionnels en accord avec les orientations prises ces dernières années ont appelé à le boycotter dans les écoles de formation. D'autres, nombreux, s'y sont retrouvés et ont été soulagés de ne plus se sentir coupables d'avoir un engagement singulier auprès des jeunes. L'amour fait gagner du temps dans la relation éducative, dont l'efficacité résulte d'une rencontre. C'est-à-dire du temps pris par les deux acteurs – l'accompagnant et l'accompagné – pour s'apercevoir qu'il existe en l'autre des atouts sur lesquels on peut compter pour pouvoir se réinscrire dans une trajectoire de vie. L'adulte éducateur peut s'incarner dans tout adulte, quel que soit son titre et sa fonction, à partir du moment où il possède une qualité de présence. Pour paraphraser Emmanuel

Levinas, c'est une responsabilité pour autrui. Il faudrait que toute personne accompagnée, y compris âgée, puisse croiser un référent de cœur qui, par son regard, va l'aider à se déplacer, à se voir autrement. C'est cela, le génie de la relation.

Auteur

- B. B.

Sur le même sujet

[26/11/2021](#)

Oser les émotions

[26/11/2021](#)

Le dogme de la « bonne distance » battu en brèche

[26/11/2021](#)

« Vrais câlins » et « gros bisou »

undefined